

la première guerre mondiale n'étaient venus assombrir ce tableau bucolique.

Freud et les psychologues notent que les premiers souvenirs sont à tout jamais ancrés dans la mémoire de nos vies. Lucien Bajulaz n'avait seulement que trois ans et quatre mois en ce funeste début d'août 1914, et sept ans et demi quand retentirent les cloches de l'Armistice. C'est la seule parenthèse personnelle que nous avons pu lire dans ses différents écrits marquant à la fois la pudeur de ses sentiments et à la fois le retentissement de souvenirs indélébiles de la tragédie qui frappa nombre de familles rurales françaises. Voici ce qu'il écrit dans sa monographie de Fillinges.

"C'est l'époque où la moisson bat son plein. Les hommes fauchent les blés aux lourds épis, lient les gerbes, les transportent à la maison. Les femmes, la faucille à la main, font les javelles et les rassemblent en gerbes... On se hâte car le temps de la batteuse et des regains approche..."

Mais quand, le premier août en fin d'après-midi, le tocsin retentit, la population comprend que la situation est grave, les cœurs se serrent... Les mobilisables pensent aux leurs qu'ils vont quitter, aux travaux interrompus, aux imprévus qui les attendent. Mais ils s'inclinent devant l'inévitable. D'ailleurs, au fond d'eux-mêmes, ils sont persuadés que la guerre ne peut durer longtemps..."

Trop jeune pour comprendre ce qui se passait, je n'avais vu, la veille au soir, que des visages graves autour de moi. Le lendemain matin, j'entends, de ma chambre située au-dessus de la cuisine, des bruits inhabituels. Un peu plus tard, je me lève sans bruit et me mets à la fenêtre. Tout à coup, je vois passer sur le chemin qui mène à Bonne un petit groupe d'hommes parmi lesquels je reconnais mon père. Ils n'ont pas revêtu leur tenue journalière de travail et portent un sac en bandoulière. Ils disparaissent bientôt derrière un rideau d'arbres..."

Quand je descends de ma chambre pour déjeuner, je trouve ma mère en larmes et qui m'embrasse plus longuement que d'habitude..."

Comme nous pouvons le voir ici, le style concis, dépouillé de son écriture fait jaillir par contraste une sensibilité à fleur de peau dont nous devinons la gravité. "Le style, écrivait déjà Buffon au 18^e siècle, c'est l'homme", chez Lucien Bajulaz, la simplicité d'expression traduit bien l'authenticité de l'homme. Cet art de dire les choses à partir de presque rien et, avec ce presque, de dire beaucoup, cela a un nom, littérature. L'événement ne se décrit jamais directement mais elle s'exprime par petites touches successives, à travers les interstices des mots qui esquissent la scène de cette première rupture que fut la "disparition d'un mobilisé fillingeois" selon le titre retenu par Lucien Bajulaz. Ce dernier nous donne

la teneur de la correspondance des six lettres que son père adresse à son épouse où se lit une très vive affection énoncée dans une langue simple et banale. Eugène Bajulaz, son père, ne manque ni d'amour pour les siens, notamment pour son fils Lucien, ni d'amitié pour ses voisins, ni d'intérêt pour ce qui se passe à Couvette, à Fillinges, à Scientrier. Il est obsédé par la situation dramatique de sa femme seule, fatiguée, qui attend pour début novembre un deuxième enfant qu'il ne connaîtra jamais, et qui doit subvenir aux durs travaux des champs. Et puis plus rien, le silence prélude de la mort. Une brutale et fugitive information officieuse de la mort d'Eugène Bajulaz avait été, cependant, rapportée à la mère de Lucien par un ancien camarade de son mari en permission, laissant cette dernière dans le désarroi. Les mois passent, et pas la moindre nouvelle de l'absent, jusqu'au jour où le maire de Fillinges accompagné du garde-champêtre confirment officiellement la disparition de l'être cher. Le souvenir en est encore vivace comme aux premiers jours lorsque Lucien Bajulaz l'évoque. "La scène, écrit-il, se passe dans la cuisine dont je revois la table faite par mon père et "l'arche", c'est-à-dire le grand coffre à blé avec son couvercle incliné, auquel mon grand-père tenait beaucoup... Avec gravité, compassion, et quelque gêne aussi, les visiteurs remettent à ma mère l'avis officiel de disparition de mon père, avis établi le 21 avril 1916 et ainsi conçu :

Le soldat Bajulaz Eugène a disparu le 28 septembre 1914 à Loupmont (Meuse).

Inscrit au tableau officiel à titre posthume : Médaille militaire

Croix de guerre avec étoile de bronze.

Brave soldat. Tombé glorieusement pour la France le 28 septembre 1914 à Loupmont."

Lucien Bajulaz ajoute laconiquement :

"Je revois, le maire et le garde-champêtre restés debout, et surtout ma mère effondrée sur une chaise, le visage inondé de larmes, et tenant dans sa main droite l'avis officiel".

C'est ainsi que Lucien Bajulaz devint pupille de la nation.

Une scolarité exceptionnelle

Il fréquenta jusqu'en 1923 l'école de son pays où il se fit très vite remarquer de ses maîtres. Il eut notamment comme institutrice Mme Favre, la grand-mère maternelle de Michel Rocard. Madame Favre était, avec son mari, également instituteur à l'école du chef-lieu, une protestante isolée dans un terroir catholique. Monsieur Favre était, d'ailleurs, un instituteur très combatif pour la laïcité en un temps où à Fillinges fleurissaient bon les confrontations entre cléricaux et anticléricaux. Petite anecdote amusante, le curé de l'époque, par le biais du catéchisme, et les instituteurs, par leur